

***Make It Soul*, Jean-Charles Mbotti Malolo, 2018**

Sommaire

Le recentrage sur la lutte pour les droits civiques

par Alice Chevrolat

p. 2 du PDF

La couleur

par Annagrazia Schiavone

p. 9 du PDF

***Make It Soul*, Jean-Charles Mbotti Malolo, 2018 : le recentrage sur la lutte pour les droits civiques**

par Alice Chevrolat

Court-métrage d'animation né de la collaboration entre le réalisateur Jean-Charles Mbotti Malolo et le créateur graphique Simon Roussin, *Make It Soul* raconte un soir de janvier 1965 au Regal Theater de Chicago : en coulisse et sur scène, James Brown et Solomon Burke s'affrontent pour le titre de *King of Soul* ; mais au dehors, sur le sol américain, les populations noires continuent de subir des discriminations. La comparaison de deux versions de scénario rend compte d'un intérêt pour ce contexte : la version 12 (écrite en 2013) et la version que l'on trouve dans le dossier de production (écrite en 2016), entre lesquelles six séquences ont été supprimées. Cela induit un recentrage du récit sur un aspect particulier, en l'occurrence, la lutte pour les droits civiques des afro-américains.

Des origines du projet à son écriture

Le projet de *Make It Soul* est d'abord né de la passion de ses auteurs pour James Brown et pour la musique noire américaine. L'anecdote de la confrontation au Regal Theater de Salomon Burke et James Brown, chacun voulant prouver sa supériorité, va servir de base à l'écriture du scénario. Seulement le projet a des ambitions plus larges. Dans la note d'intention, Jean-Charles Mbotti Malolo indique vouloir relater l'ascension de James Brown et l'affirmation « d'une identité artistique afro-américaine ». De ce fait, le film en prenant pour base un conflit d'ego entre deux artistes, développe une problématique sociale inscrite dans le contexte de l'époque, à savoir le racisme envers les populations noires américaines. Pour ce faire, les auteurs emploient la figure iconique du chanteur Sam Cooke, victime d'un crime raciste, afin d'unir Salomon Burke et James Brown au sein d'une même lutte.

C'est à partir de ces intentions que le projet a été bâti. Pour suivre cette direction, un travail de suppression et de réajustement au fur et à mesure des versions de scénario a été effectué. Ainsi la plus ancienne version de scénario comporte quinze séquences contre neuf pour la dernière. La version antérieure contient des séquences de contextualisation de l'anecdote, à savoir le show de Burke où il s'autoproclame *King Of Soul*, la jalousie de Brown et l'élaboration de son plan. Ces éléments, nourrissant la rivalité des personnages, ont été supprimés. En revanche, dans le court-métrage, des images ont été ajoutées venant développer les thématiques à l'origine du projet. Telles que la mise en scène de l'anecdote du commerçant blanc qui refuse de servir l'équipe de Salomon Burke, ou l'ajout d'une scène sur un couple de personnes noires discriminées. Ainsi *Make It Soul* s'est construit à partir d'une anecdote issue du milieu de la Soul Music et a évolué en fonction des intentions que les auteurs voulaient y projeter.

Vers un allègement du scénario

La dernière version du scénario supprime les quatre premières séquences de la version 12. Toute la contextualisation du conflit entre Burke et Brown disparaît, ainsi que le personnage de Mick Jagger, de sorte que toutes les personnes présentes à l'écran sont noires et que le récit est recentré sur des artistes afro-américains et sur l'unique moment du show au Regal Theater. En

atteste l'ajout du carton en début de court-métrage « December, 1965, Chicago » qui permet de focaliser la diégèse.

Dans un second temps, les réécritures du scénario ont travaillé le caractère des deux protagonistes. Dans la version 12, un long dialogue de négociations financières oppose Burke et Brown en coulisses. Dans la version finale, Burke ne demande plus qu'à être payé avant le show. Dans l'animation, *storyboard* animé réalisé en 2016, ce même dialogue se transforme en négociation sur le choix des musiciens. Burke fait également la requête que Gertrude lui cire ses chaussures. Enfin, dans le court-métrage, il n'y a plus que les négociations sur les musiciens qui sont énoncées. Avec ces suppressions, Burke paraît moins égocentrique. Également, Brown apparaît moins machiavélique, notamment avec l'ajout, dans la version finale, de son monologue angoissé face au miroir, et la suppression dans le film de la répétition en écho de la ligne de dialogue « Tout ce que tu as à faire c'est regarder ». Son caractère charismatique est nourri par l'ajout, dans la version finale, du « volcan artistique » que déverse Brown sur Burke. Ainsi, les séquences centrées sur le conflit entre les deux artistes ont été allégées, leurs caractères égocentriques aussi. Et, dans le court-métrage, une seule image fait office de métaphore à cette rivalité : le poster de combat de boxe dans la loge de Brown.

Pour un recentrage du récit sur les intentions

Les auteurs du film ont fait le choix d'un recours aux images plutôt qu'aux mots. En atteste l'évolution de la première discussion entre Brown et Burke dans laquelle Burke narre ses mésaventures en voyage. La première version est une simple description qui dérive rapidement sur une rivalité. La version finale s'est durcie dans le message puisque Burke explique qu'un homme les a menacés d'un fusil, sans que la conversation ne dérive. Le passage à l'animation change complètement le propos en usant d'images illustrant la scène, soutenues par la voix de Burke énonçant un message d'amour plein d'ironie. Lorsqu'il narre, il n'a ni sa couronne ni sa cape, preuve que l'ego a été évacué de cette scène. Également, plutôt que les coupures de journaux du scénario en guise de contextualisation, le court-métrage ajoute une scène où, pendant que sa voiture traverse la ville, Burke voit par la fenêtre un couple d'afro-américains en proie aux moqueries de blancs. En plaçant Burke au contact de la rue, le film insiste sur la place qu'occupent les artistes afro-américains dans la lutte pour les droits des populations noires.



Doc. 1 : Illustration de la mésaventure de Solomon Burke, extrait de l'animation.

Également, le court-métrage s'est resserré sur une figure particulière, symbole de la lutte : Sam Cooke. Ainsi, il s'ouvre sur un poste de radio énonçant la mort de Sam Cooke un an auparavant. En revanche, dans la version 12, il est fait mention de coupures de journaux en noir et blanc représentant des figures d'afro-américains. L'ajout de cette scène introductive permet de placer les enjeux du court-métrage et de faire appel à une icône de la lutte, image qui permet la conclusion de *Make It Soul*, puisque c'est à partir du magazine *Ebony*, sur lequel Sam Cooke figure, que le message du court-métrage est énoncé. Cependant, si, dans la version animée, Burke pose une rose sur la couverture de magazine, à l'origine, dans la première version du scénario, il glisse de l'argent entre les pages. Cette évolution permet de rendre hommage à Sam Cooke. De plus, entre l'animation et le film, le dialogue entre Gertrude et Burke est modifié. Le « n'importe quel homme noir mérite une place » de Gertrude est remplacé par « tous les hommes noirs », ainsi que « nous en avons tous une » changé pour « nous la méritons tous ». Cela permet de renforcer l'aspect de la lutte puisqu'il faut gagner sa place en tant qu'homme ou femme noirs.

Make It Soul s'est transformé au fil de ses réécritures, jusqu'au passage de l'animation au court-métrage final, tendant progressivement à se recentrer sur la lutte pour les droits des afro-américains. Pour ce faire, les auteurs ont allégé le scénario en retirant les éléments nourrissant les caractéristiques du conflit Brown/Burke. Cela a permis le développement des intentions dans le récit final, notamment en usant d'images fortes plutôt qu'en explicitant le contexte. Enfin, la figure de Sam Cooke a servi de fil conducteur au film et à ses intentions, le court-métrage s'ouvrant et se clôturant sur lui et sur les conséquences de sa mort.

Documents annexés :

- 1. Note d'intention du réalisateur extraite du dossier de production.*
- 2. Séquence 7 du scénario du 12 [2013], p. 6-7*
- 3. Extrait de l'animation : ouverture et narration des mésaventures en voyage.*

Note d'intention

« Il est phénoménal, il est allé au sommet, et une fois le sommet atteint, il est allé au-delà. Il ne peut rien accepter, jamais. Même pas le fait d'y être arrivé. Il faut qu'il monte encore plus haut. » Maceo Parker, saxophoniste des Famous Flames à propos de James Brown.

Please, Please, Please, est né de la rencontre d'un producteur avec deux auteurs amoureux de la musique noire américaine et d'une passion commune pour son plus grand génie, James Brown, *the Godfather of Soul*.

Please, Please, Please, est inspiré d'une anecdote, tirée de *Sweet Soul Music*, de Peter Guralnik. Le film raconte l'histoire de ce soir de janvier 1965, au Regal Theater de Chicago, où Burke et Brown se font face et s'opposent, en coulisses puis sur scène. Quelques mois plus tôt, Solomon Burke s'est auto-proclamé *King of Rock and Soul*. James Brown, *the Hardest working man in show-business* décide alors d'entendre alors prouver qu'il est le plus grand et décide de passer à l'acte.

Leurs rituels, leurs *revues* : la lutte se joue à tous les niveaux sous le regard complice de Danny Ray, MC de Brown, des *Famous Flames* et d'un public en fusion.

Mais le propos et l'enjeu de cette rencontre au sommet ne se joue pas seulement dans leur confrontation artistique de ces deux grands *Soulmen*. A travers le traitement de cette anecdote, nous avons, en outre, choisi de mettre en lumière une des problématiques historiques principales de la société américaine d'alors : la lutte pour les droits civiques des populations noires américaines. Au milieu des années 60, marquées notamment par l'assassinat de Martin Luther King, certains artistes noirs américains disparaissent dans des circonstances troublantes : Sam Cooke - icône noire de l'époque -, est assassiné

dans un hôtel de Californie, victime d'un crime raciste. Burke, tout juste destitué par Brown et de retour dans les coulisses, s'en émeut. Il finit par admettre que James Brown est le seul à pouvoir porter leurs voix au delà des frontières raciales et délivrer par son talent un formidable message d'espoir. Il chantera quelques années plus tard "I'm Black and proud".

Please, Please, Please cherche ainsi à saisir ce moment qui marque tout à la fois la naissance du mythe de James Brown et l'affirmation progressive d'une identité artistique afro-américaine. Désormais, les musiciens noirs prennent conscience que leur musique porte un message, qu'elle peut changer le cours de l'histoire de leur communauté.

Please, Please, Please, est un film ambitieux, nous porterons de fait une réelle attention aux techniques que nous utiliserons.

Le dessin animé nous paraît être un bon moyen de rendre hommage au jeu de scène si particulier de James Brown, qui nous a tant fait rêver. Il nous permettra de montrer qu'il bouge mieux que personne. Si les personnages du début du film se déplacent avec un certain minimalisme, c'est pour mieux révéler la dextérité, le charme et la suprématie de James au point culminant de son show sur scène.

Nous appréhenderons le graphisme en suivant deux axes principaux : la simplicité de la ligne claire et du design épuré de Simon Roussin pour les passages les plus narratifs, opposée au feutre, la facette plus libre de l'auteur graphique. La couleur tiendra une place particulière pour retranscrire l'univers 60's. Elle sera franche et vive pour souligner le côté brut, vibrant et transpirant de la musique *Soul*. Nous conjuguerons le travail aux feutres à la main à une mise en couleur en à-plats. Ce médium va créer un "crépitement" contrasté et vivant, une vibration de textures mouvantes. Au fil du récit, ce feutre viendra s'immiscer dans les à-plats pour déborder progressivement des lignes, sortir des formes, dévorer l'espace, contaminer littéralement l'image,

7. LOGE DE JAMES BROWN (INT- NUIT)

Dans sa loge rougeoyante et feutrée, James Brown, en costume de scène évidemment impeccable, est assis sur sa chaise de maquillage face à son miroir, tel sur un trône. Il se verse un fond de whisky qu'il hume comme un trésor. Dans le miroir, l'on voit une énorme dame en tailleur, **GERTRUD**, cirant consciencieusement les chaussures de Brown sur un tabouret au fond de la pièce.

JAMES BROWN (taquin)
Will they shine Gertrud?

GERTRUD
Like a diamond Mr Brown.

Tout à coup, Solomon Burke, ravi, ouvre la porte, faisant sursauter Gertrud qui manque de renverser son pot de cirage. Air énervé de Brown.

SOLOMON BURKE
Hey Jamy ! Nice haircut, only the roof will stop you!

JAMES BROWN
You've always been into discreet entries Solomon.

SOLOMON BURKE
God I have to tell you the craziest story! Listen to that: the crew and I came directly from Mississippi yesterday by the tour bus. Guess what happened: no damn white guy would sell us anything to eat on the road, not a single one! A luck I bought a whole stock of sandwiches and gallons of beverages before we left. Can you believe this: only I did feed my crew on that damn long road! Isn't it crazy?

Brown rit.

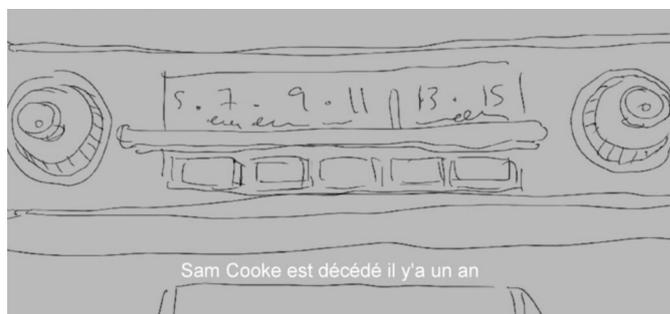
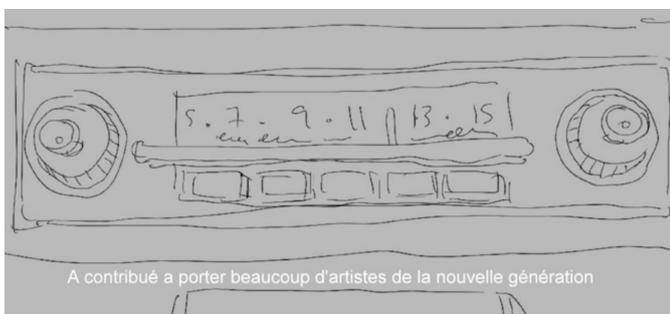
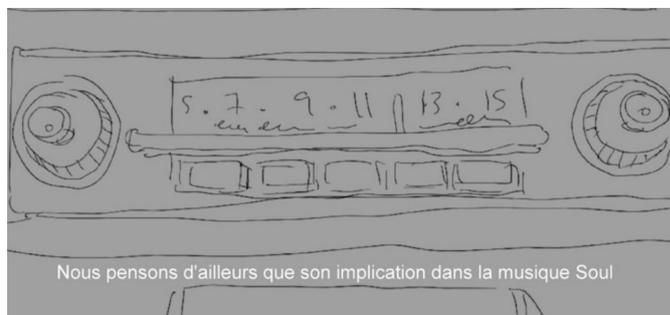
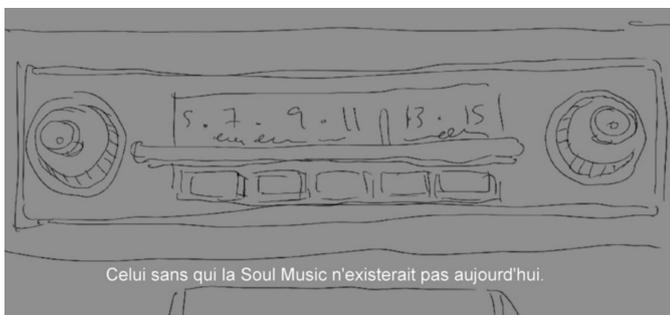
JAMES BROWN
Haha ! Now I see why your team loves you as a father!

SOLOMON BURKE
Feeding people's always been my secret for team spirit! And you need a lot of that when you have to face those crazy black-haters.

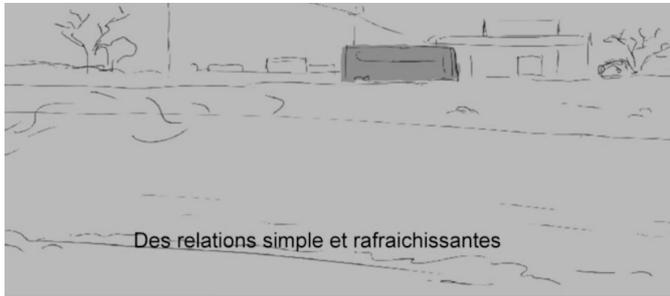
JAMES BROWN
You're talking to a guy from Georgia Sol, that kind of adventure is children story compared to what I saw!

SOLOMON BURKE
Haha, everything must always be bigger for Mister Brown! Whatever, all I know right now is that EVERYTHING in the world will be children story compared to what we'll give together tonight!

Ouverture de l'animatique : ajout d'une séquence introductive



Séquence des mésaventures en voyage



***Make it Soul*, Jean-Charles Mbotti Malolo, 2018 : la couleur**

par Annagrazia Schiavone

Hiver 1965. Au Regal Theater de Chicago, James Brown affronte Solomon Burke, qui s'est autoproclamé « Roi de la *Soul* » quelques mois auparavant, pour décider qui est le vrai *King of Soul*, dans le contexte de la lutte pour les droits civiques des afro-américains. Le projet de réalisation vient du producteur Amaury Ovise, fan de musique *Soul*, qui découvre cette anecdote en lisant le livre *Sweet Soul Music* de Peter Guralnick. Comme indiqué dans la note de production du dossier artistique daté de 2016, il contacte deux autres fans : Simon Roussin, illustrateur et auteur de BD, qui s'est occupé des dessins et de leur mise en couleur (feutre sur papier et sur TV Paint) et Jean-Charles Mbotti Malolo, cinéaste et chorégraphe, qui a intégré cette technique dans l'animation traditionnelle 2D et a participé à l'écriture de certaines versions du scénario. Cette étude vise donc à analyser comment les intentions d'honorer la façon unique de danser de James Brown, la *Soul music* et les années 1960 ont été représentées à travers les éléments graphiques, dont on montrera l'évolution dans plusieurs documents (dessins présents dans deux versions du scénario, tests aux feutres, animatique, film).

Plusieurs tests aux feutres pour définir la figure du *Godfather of Soul*

« C'est un film qui parle de la signification de ce que ça veut dire d'être un chanteur de musique *Soul* dans l'Amérique des années 60¹. » En effet, James Brown représente la nouveauté, le succès d'un enfant pauvre et, plus largement, la lutte des populations noires.



Doc. 1 : Dessin du dossier artistique, 2016, p. 4.

¹ Jean-Charles Mbotti Malolo, « Rencontre réalisateur : Jean-Charles MBOTTI-MALOLO - "Make It Soul" @ Off-Courts 2018 ». En ligne : https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=uK4x_DJNIUI [consulté le 1/12/2020].

Les gouttes de sueur témoignent de l'extraordinaire présence scénique de *The Hardest Working Man in Show-Business* (voir note d'intention). Dans un premier temps, le titre du court-métrage devait d'ailleurs être *Please, Please, Please*, une des chansons les plus célèbres de Brown.

L'un des aspects les plus frappants des choix graphiques du film est le contraste résultant du mélange entre le trait délicat du dessin à la main et la saturation des couleurs au feutre. On va analyser comment ces techniques ont évolué pour représenter James Brown.



Doc. 2 : Dessin qui ouvre la version 12 du scénario.

James Brown est ici habillé de manière très colorée. Le sol et le mur sont formés par une explosion de couleurs : bleu, orange, jaune, vert.



Doc. 3 : Capture d'écran d'un premier test de rendu au feutre, 2015.

Ici, James Brown est plus mince, porte des chaussures vertes, un pantalon et une veste rouges, une chemise jaune clair et une cravate violette ; le sol et le rideau (sur lequel est projetée la lumière qui donne l'ambiance et renvoie à l'étude des lumières du *moodboard*) sont bleu foncé.

Dans ces exemples, derrière Brown, il y a les trois choristes des *Famous Flames* et les musiciens de James Brown. On peut supposer que la représentation de Brown sur scène a été inspirée par sa performance avec *The Famous Flames* au concert gratuit d'octobre 1964 à Santa Monica, immortalisée dans le film de concert *The T.A.M.I. Show* (Steve Binder, 1964) car l'affiche de ce film figure dans le *moodboard*.



Doc. 4 : Capture d'écran d'un deuxième test de rendu au feutre, 2015.

Ici le chanteur ressemble plus au résultat final du court-métrage : il est habillé avec un costume bleu clair, une cravate bleu foncé et une chemise blanche ; le mur devient jaune. Il est tout seul, occupant le cadre entier, comme si sa présence suffisait à remplir la scène pendant le *show*.



Doc. 5 : Capture d'écran du court-métrage *Make it Soul*, 2018.

Enfin, dans le film, on remarque un dessin plus détaillé (le microphone, les doigts, les sourcils, la bouche, les bras, les cheveux), les couleurs de la veste et de la cravate s'inversent et les tracés des feutres restent bien visibles.

James Brown vs Solomon Burke en coulisses et sur scène

La note d'intention indique que le dessin animé a été choisi pour souligner les mouvements exceptionnels de James Brown, dont on a un aperçu dans sa loge, où, pour convaincre Solomon Burke de jouer avec les *Famous Flames*, il tourne autour de lui de façon sinusoïdale. Ce passage est présent dans le film achevé, dans l'animation (en noir et blanc, qui rend évidente l'importance de la couleur dans le film) et dans la version du scénario datée de 2016, mais pas dans la plus ancienne version 12.



Doc. 6 : Capture d'écran de l'animation, 2016.



Doc. 7 : Capture d'écran du court-métrage *Make it Soul*, 2018.

En coulisses, la couleur reste claire et sobre et les deux géants de la *Soul* dévoilent leurs caractères. L'animation 2D, la danse et la fluidité des mouvements ont déjà été utilisés par Mbotti Malolo, notamment dans *Le Sens du toucher*, court-métrage réalisé en 2014.

La couleur a joué un rôle capital dès les débuts. Dans la note d'intention, Mbotti Malolo affirme que l'opposition entre les feutres à la main et la mise en couleur en à-plat a été faite soit pour souligner le caractère vibrant de la musique *Soul* et l'atmosphère des années 1960, soit pour interrompre le rythme narratif, à travers des passages presque oniriques. Sur scène, les contours s'effondrent et la couleur, très forte, envahit l'écran ; le tumulte visuel correspond à celui émotionnel vécu par les personnages. Les musiciens et les spectateurs se transforment en silhouettes stylisées et fantomatiques.



Doc. 8 : Capture d'écran du court-métrage *Make it Soul*, 2018. Un James Brown possédé surfe sur la vague du succès.



Doc. 9 : Capture d'écran du court-métrage *Make it Soul*, 2018. Solomon Burke, destitué, se noie dans son angoisse et son désespoir.

Un court-métrage pop pour se divertir et réfléchir

La réalisation de *Make it Soul* a représenté un grand travail artistique et technique, d'écriture et de recherches. On peut supposer que la présentation de Brown par Danny Ray au Regal Theater a été inspirée par celle de Brown lors du concert au Zaire en 1974². En ce qui concerne les versions du scénario, l'élimination, entre la version 12 et la version de 2016, de certains détails, comme l'importance donnée au tapis de Burke et la discussion pour le montant du cachet, et l'ajout d'autres, comme les doutes de Brown adressés à lui-même avant le concert, témoignent de la volonté de rendre le premier moins prétentieux et le deuxième plus scrupuleux. Le film réussit à rendre hommage à la musique *Soul* et aux revendications des afro-américains.

Documents annexés :

1. *Note d'intention du réalisateur extraite du dossier artistique daté de 2016.*
2. *Moodboard extrait du dossier artistique daté de 2016.*

² En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=hRubq5D-3kM> [consulté le 1/12/2020].

Note d'intention

« Il est phénoménal, il est allé au sommet, et une fois le sommet atteint, il est allé au-delà. Il ne peut rien accepter, jamais. Même pas le fait d'y être arrivé. Il faut qu'il monte encore plus haut. » Maceo Parker, saxophoniste des Famous Flames à propos de James Brown.

Please, Please, Please, est né de la rencontre d'un producteur avec deux auteurs amoureux de la musique noire américaine et d'une passion commune pour son plus grand génie, James Brown, *the Godfather of Soul*.

Please, Please, Please, est inspiré d'une anecdote, tirée de *Sweet Soul Music*, de Peter Guralnik. Le film raconte l'histoire de ce soir de janvier 1965, au Regal Theater de Chicago, où Burke et Brown se font face et s'opposent, en coulisses puis sur scène. Quelques mois plus tôt, Solomon Burke s'est auto-proclamé *King of Rock and Soul*. James Brown, *the Hardest working man in show-business* décide alors d'entendre alors prouver qu'il est le plus grand et décide de passer à l'acte.

Leurs rituels, leurs *revues* : la lutte se joue à tous les niveaux sous le regard complice de Danny Ray, MC de Brown, des *Famous Flames* et d'un public en fusion.

Mais le propos et l'enjeu de cette rencontre au sommet ne se joue pas seulement dans leur confrontation artistique de ces deux grands *Soulmen*. A travers le traitement de cette anecdote, nous avons, en outre, choisi de mettre en lumière une des problématiques historiques principales de la société américaine d'alors : la lutte pour les droits civiques des populations noires américaines. Au milieu des années 60, marquées notamment par l'assassinat de Martin Luther King, certains artistes noirs américains disparaissent dans des circonstances troublantes : Sam Cooke - icône noire de l'époque -, est assassiné

dans un hôtel de Californie, victime d'un crime raciste. Burke, tout juste destitué par Brown et de retour dans les coulisses, s'en émeut. Il finit par admettre que James Brown est le seul à pouvoir porter leurs voix au delà des frontières raciales et délivrer par son talent un formidable message d'espoir. Il chantera quelques années plus tard "I'm Black and proud".

Please, Please, Please cherche ainsi à saisir ce moment qui marque tout à la fois la naissance du mythe de James Brown et l'affirmation progressive d'une identité artistique afro-américaine. Désormais, les musiciens noirs prennent conscience que leur musique porte un message, qu'elle peut changer le cours de l'histoire de leur communauté.

Please, Please, Please, est un film ambitieux, nous porterons de fait une réelle attention aux techniques que nous utiliserons.

Le dessin animé nous paraît être un bon moyen de rendre hommage au jeu de scène si particulier de James Brown, qui nous a tant fait rêver. Il nous permettra de montrer qu'il bouge mieux que personne. Si les personnages du début du film se déplacent avec un certain minimalisme, c'est pour mieux révéler la dextérité, le charme et la suprématie de James au point culminant de son show sur scène.

Nous appréhenderons le graphisme en suivant deux axes principaux : la simplicité de la ligne claire et du design épuré de Simon Roussin pour les passages les plus narratifs, opposée au feutre, la facette plus libre de l'auteur graphique. La couleur tiendra une place particulière pour retranscrire l'univers 60's. Elle sera franche et vive pour souligner le côté brut, vibrant et transpirant de la musique *Soul*. Nous conjuguerons le travail aux feutres à la main à une mise en couleur en à-plats. Ce médium va créer un "crépitement" contrasté et vivant, une vibration de textures mouvantes. Au fil du récit, ce feutre viendra s'immiscer dans les à-plats pour déborder progressivement des lignes, sortir des formes, dévorer l'espace, contaminer littéralement l'image,

pour créer un chaos visuel qui accompagnera le chaos vécu par Solomon Burke lors de son découronnement, et casser ainsi les codes de narration et de mouvements instaurés jusqu'ici.

L'idée de se diriger vers un univers visuel moins réaliste va nous permettre paradoxalement d'accéder à une mise en scène plus osée. Nous essaierons de trouver de la force dans la composition des cadres, et jouer avec des caméras embarquées pour plonger dans les espaces exigus que vont former les attroupements de spectateurs ou les couloirs des coulisses, à l'image des plans qui ouvrent *Boogie Nights* de Paul Thomas Anderson et *Snake Eyes* de Brian de Palma.

Nous mettrons en place dès le début du film un espace perspectif rigoureux afin de rendre compte des rapports physiques entre les protagonistes. Leurs carrures, leurs postures, les distances qu'ils observent ou encore la place qu'ils tiennent dans les couloirs, seront les éléments moteurs de la composition des plans. Le Regal Theater sera pensé comme un espace concret, réel, dans lequel nous allons pouvoir déplacer notre caméra. Les hors-champs y trouveront donc une place légitime pour que le lieu vive. James Brown et les autres n'occuperont pas les couloirs, les coulisses ou les loges de la même manière qu'ils s'illustreront sur scène ou en public.

Please, Please, Please est musical et dansé : la *Soul Music* est évidemment au cœur du film. Elle nous servira de partition pour rythmer les enchaînements de plans et de séquences au même titre qu'elle rythmera les corps des protagonistes. Après de nombreux mois de négociations, nous ne sommes parvenus à obtenir l'autorisation d'utiliser les titres de James Brown et avons cherché un artiste susceptible de porter le message du film.

Nous avons donc sollicité *Sharon Jones and the Dap Kings*, immense *Soul Woman* – elle a notamment travaillé avec des artistes tels que Prince et sur les bandes originales de prestigieux films US –, qui a accepté de composer la musique originale du film. Le propos, le

graphisme et la dimension universelle des enjeux traités, lui a donné envie de nous accompagner dans cette aventure.

Il y'a quelques années, elle avait entamé une tournée triomphale en Europe. A cette occasion, Télérama lui avait consacré un article, dont je cite un extrait ci-dessous, car il me paraît très représentatif de ce que Sharon Jones incarne aujourd'hui :

« De Sam Cooke à Marvin Gaye, Bobby Womack ou Sharon Jones, le combat contre l'injustice, la misère, la maladie, la mort a toujours alimenté la passion pour cette musique éclose dans les bas quartiers de l'Amérique noire, à mi-chemin de l'église et de la rue. Avant même ce difficile hiver [elle luttait contre un cancer au moment où l'article a été écrit], l'histoire de Sharon, comme celle de tous les artistes Daptone ne s'écarte pas de la légende. Elle a grandi dans le plus grand dénuement, « sans eau courante », en Géorgie, à Augusta, la ville de James Brown (« J'ai ma vitrine dans le musée ! ») ».

Autant d'éléments de sa biographie qui donnent à cette artiste une force indéniable et une légitimité évidente pour porter le discours du film.

Sharon Jones travaillera sur deux titres : le découronnement de Solomon Burke, pendant lequel les musiciens joueront un morceau de funk endiablé sans paroles, pour illustrer l'arrivée de Brown sur scène. L'important est de rendre compte du chaos généré par le piège tendu. Le second morceau, quant à lui, portera la fin du film. Cette création originale sera inspirée de la chanson légendaire de Sam Cooke « *A change is gonna come* », hymne des droits civiques des noirs américains. Sharon Jones nous aidera ainsi à transformer une apparente lutte d'égos entre artistes en une lutte universelle, celle d'une minorité en quête de dignité.

Nous irons enregistrer la bande originale à New York avec *Les Dap Kings* qui accompagnent Sharon Jones sur scène. Ils sont aujourd'hui considérés comme l'un des meilleurs *live band* de *Soul Music*

THE EXCITEMENT, ENTERTAINMENT AND MUSIC OF TEENAGE AMERICA!

Starring **THE BEACH BOYS CHUCK BERRY
 JAMES BROWN AND THE FLAMES
 THE BARBARIANS MARVIN GAYE
 GERRY AND THE PACEMAKERS LESLEY GORE
 JAN AND DEAN
 BILLY J. KRAMER AND THE DAKOTAS
 SMOKEY ROBINSON AND THE MIRACLES
 THE SUPREMES THE ROLLING STONES**

IN
**THE FIRST ANNUAL
 T.A.M.I. SHOW**
 TEENAGE AWARDS MUSIC INTERNATIONAL

Executive Producer: BILL BARRETT
 Producer: LEE SAVIN
 Director: STEVE BINDER
 Choreographer: DAVID WINTER

Produced by: ELECTROVISION
 SCREEN ENTERTAINMENT CO.

A TELEFILM SHOWING IN AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES



Claiborne

█ **Rock 'N' Royalty:** Dubbed the “King of Rock 'n' Soul” at the Royal Theater in Baltimore, regally-garbed former boy-preacher Solomon Burke is made a member of rhythm’s royalty by disc jockey Rockin’ Robin as special guard Edward Nelson keeps near to repulse fans.

Scène

— Lumières



C'est magique...